

exemple, donnerait des produits qui ne passeraient certainement pas le premier hiver, ou si, par aventure, quelques-uns le passaient ils resteraient maladifs, et surtout mal développés. Les éleveurs de Cheviots cherchent encore à conserver la rusticité naturelle de la race en dirigeant soigneusement les accouplements. " Pour arriver à ce résultat si important pour eux (la rusticité), ils s'interdisent sévèrement, dit M. Eugène Gayot, tout accouplant entre consanguins, dont, comme nous l'avons dit en parlant de l'amélioration du mouton, le résultat invariable est d'augmenter la précocité des produits, mais en même temps de relâcher la fibre et de rendre les animaux ainsi obtenus plus sensibles aux variations de l'atmosphère et plus exigeants sous le rapport du régime. Aussi les éleveurs emploient ils très-rarement les béliers plus de deux ans de suite, après quoi ils les vendent et s'en procurent d'autres. "

Cette pratique si judicieuse est ordinairement ignorée de la plupart des cultivateurs canadiens. Nous en connaissons plusieurs qui conservent le même bélier pendant trois à quatre ans, et ne portent aucune attention aux mauvais résultats qui peuvent en être la conséquence. On achète par exemple un bélier New-Leicester déjà trop délicat pour notre climat, on l'accouple avec toutes les brebis du troupeau; l'année suivante, on continue le même accouplement et ce bélier est donné sans crainte à ses filles; la troisième année, on lui fait saillir ses filles et ses petites-filles, et la quatrième on lui donne ses filles, ses petites-filles et les filles de ses petites-filles, puis on trouve qu'il est trop vieux et on le vend; il est certes grand temps de le faire, il est même trop temps.

Pendant les deux dernières années de ces accouplements consanguins, on remarque néanmoins que la plupart des agneaux naissent très-faibles, et qu'un grand nombre meurent; nous connaissons même certains cultivateurs qui, sur vingt-six à trente agneaux en ont perdu une vingtaine qui mouraient de faiblesse. Mais on a bien garde d'attribuer ces pertes à la continuité des accouplements consanguins; on va en chercher ailleurs les raisons; on l'attribue, par exemple, à l'humidité de la bergerie, au manque de lait des mères, aux variations de la température, à la toute prématurée des brebis, au défaut d'exercice, et que savons-nous encore. N'allons donc pas chercher si loin des raisons que nous avons sous la main. Toutes ces pertes sont dues à la consanguinité. Parce que les agneaux sont trop consanguins, ils sont faibles, et parce qu'ils sont faibles ils sont plus sensibles à l'humidité de la bergerie et aux variations de la température, ils ne peuvent pas même quelquefois prendre le lait au pis de leur mère.

On ne craint généralement pas assez les mauvais effets de la consanguinité. On pense avoir beaucoup accordé au progrès en achetant un ou deux reproducteurs améliorés, payés au plus bas prix possible. C'est un commencement, voilà tout; il ne faut pas croire que ce seul achat suffit. La supériorité d'un troupeau perfectionné est tellement grande sous tous les rapports, surtout lorsque l'amélioration a été bien dirigée, ses produits si abondants et ses dépenses comparativement si faibles, qu'on ne doit pas se laisser arrêter par un déboursé de quelques piastres pour l'obtenir. Surtout, on ne doit point faire servir les reproducteurs améliorés jusqu'à extinction presque complète de leurs facultés reproductrices.

L'exemple des propriétaires de Cheviots en Ecosse est un enseignement précieux pour nous qui n'avons encore que peu d'expérience dans l'amélioration des différentes espèces animales, et en particulier dans celle du mouton. Quelque soit le mode d'amélioration employé, faisons comme eux, ne gardons pas un bélier reproducteur plus de 2 ans dans le même troupeau, le bon sens et les bonnes pratiques n'agissent pas autrement. Bien entendu, nous parlons ici pour le Canada et nous écrivons dans

l'intérêt des cultivateurs canadiens. Sous un climat mieux favorisé que le nôtre, il ne serait pas d'une aussi absolue nécessité d'empêcher les unions consanguines; car alors le défaut de rusticité ne produit pas de trop graves inconvénients, la douceur de la température, l'abondance de la nourriture en toute saison, suppléent à l'absence de cette qualité. Mais, dans notre pays, c'est bien différent, il faut que l'agneau puisse supporter des chaleurs très-fortes en été, des temps humides et malsains, suivis souvent du froid le plus intense en automne, en hiver et au printemps. Que peut faire un animal délicat dans de telles circonstances, si non souffrir et mourir de misère.

Nous avons dit, en commençant cette causerie, que le Cheviot actuel est le résultat actuel de la sélection, et que le croisement avec la race de New-Leicester n'a pas été avantageux. Voilà la règle générale; mais il y a eu d'heureuses exceptions à cette règle, et quelques rares éleveurs placés dans des conditions essentiellement bonnes ont obtenu des succès assez marqués. A ce sujet nous allons reproduire un excellent paragraphe fourni par un auteur des plus compétents :

" Sous le rapport des formes et même de la taille, les Cheviots ont fait des progrès sensibles depuis le commencement du siècle; mais leur laine a perdu de sa finesse, et sa mèche a augmenté de longueur, ce qu'on peut attribuer à des croisements avec la race de Dishley (New-Leicester) dont le résultat n'a pas toujours été favorable aux éleveurs de la montagne. Dans le plus grand nombre de cas, surtout au commencement, alors que les New-Leicesters nouvellement importés n'avaient pas encore eu le temps de s'acclimater en Ecosse, les produits du croisement ont non-seulement donné un poids de viande moindre que les Cheviots purs; mais encore ils ont souffert si cruellement dans les hivers un peu rudes, que la plupart des éleveurs se sont vus dans l'obligation de revenir au type Cheviot sans mélange. Ceux cependant, qui placés dans les conditions les plus favorables, ont persisté dans leur entreprise, ont fini par voir leurs efforts couronnés d'un certain succès; les résultats ordinaires du croisement Dishley (augmentation de la taille, précocité plus grande, etc.) ont fini par se produire, tandis que les reproducteurs de sang New-Leicester s'acclimaient peu à peu de manière à pouvoir, jusqu'à un certain point, résister aux vicissitudes du climat des parties les plus favorisées de l'Ecosse. D'autres éleveurs, mieux avisés encore, ont obtenu des succès réels en cherchant l'amélioration du Cheviot dans une sélection intelligente; ils ont conservé ainsi en grande partie la finesse de la laine, tout en améliorant les formes de leurs moutons, et sans leur faire perdre de leur résistance aux intempéries. "

Nous terminons ici nos causeries sur les races améliorées de la Grande-Bretagne, non pas par défaut de matières; mais parce que nous ne tenons à faire connaître que les plus perfectionnées et celles qui conviennent le mieux à l'amélioration de notre race rustique de bêtes à laine, dans les circonstances où le croisement est le moyen le plus propre d'arriver au succès. Il existe plusieurs autres races qui mériteraient une assez longue mention; mais ces races quoique très-supérieures à nos moutons communs, sont néanmoins inférieures à celles que nous venons de faire connaître. Les *Black-faced* ou *moutons à tête noire* de l'Ecosse possèdent de précieuses qualités; cependant leur conformation quelque peu défectueuse, la mauvaise qualité de leur laine leur donnent une infériorité marquée. Aussi, cèdent-ils peu à peu la place aux races plus améliorées et surtout aux Cheviots.

(A continuer.)